

تورک بیلک ره ووی

REVUE DE TURCOLOGIE

Fondée à Paris

PAR

le Prof. Dr. RIZA NOUR

TOME I, LIVRE 2

	Pages
Nâmik Kémal, grand poète turc	1
Un manuscrit du milieu du XVII ^e siècle sur la musique et la poésie turques	26
Physionomie ancienne et actuelle de la langue turque	32
Histoire de l'écriture turque et conséquences d'un brusque changement d'écriture	41
Art et architecture turcs	62
Tevfik Fikret	98



PHISIONOMIE ANCIENNE ET ACTUELLE DE LA LANGUE TURQUE.

La langue turque, l'une des plus anciennes qui soient, s'est répandue sur une grande partie du globe, à diverses époques. Autrefois, on la parlait de la Chine jusqu'au centre de l'Europe, de la Sibérie jusqu'aux Indes, de Moscou jusqu'au Yémen et au Soudan. Il y a à peine un siècle qu'un voyageur ne sachant que le turc pouvait aller en parlant cette langue, du Maroc aux Indes ou à la Chine longeant le nord de l'Afrique, ou bien, parti du Soudan, atteindre le même but par l'Egypte, la Syrie, la Mésopotamie, l'Asie Mineure et la Perse.

Cette langue a contribué à créer plusieurs civilisations et a subi l'influence de plusieurs civilisations étrangères. Ces circonstances, et aussi son antiquité, en ont fait un idiome riche et savant, aux règles précises, sans exceptions, sans article, ni genre, complications inutiles pour une langue, très simplifiée, disposant de nombreux suffixes formatifs. C'est une langue agglutinante, dont les suffixes permettent de former des mots sans nombre, tandis que la racine reste pour attester l'étymologie. Dans les langues à flexion, cet origine se perd dans une partie des cas ou elle est difficile à distinguer. Il y a plus de quatre siècles qu'Ali Chîr Névâî disait dans son **Jugement de deux langues** que la langue turque est plus riche que le persan. Depuis un siècle, plusieurs auteurs européens (Müller, Dény, etc...) qui ont étudié le turc, frappés de sa richesse et de sa régularité, ils ont dit que cette langue a été perfectionnée sous l'influence de grandes civilisations ou créée très ingénieusement. Il y a cinq ans, au Musée d'Ethnographie de

Berlin, le regretté F. W. K. Müller, qui a étudié les documents ouïgours de feu Von Le Coq, le riche produit de ses fouilles à Tourfan, me disait: « Votre langue est une des plus belles et des plus riches; mais il est regrettable que vous l'avez détruite en la remplissant des mots arabes et persans sans aucune nécessité. J'ai un manuscrit ouïgour traitant la philosophie bouddhique, composé il y a dix siècles. Ce n'est pas cela que je veux vous dire; ce qui est plus important, est que cet ouvrage ne contient aucun mot étranger, même sanscrit. La philosophie bouddhique est supérieure. Il est étonnant que le turc ait pu fournir tous les termes sans recourir à d'autres langues pour définir cette philosophie ».

Cette langue a produit une riche littérature comme le montrent les documents de Tourfan, l'**Oughouz-nâmé**, Le **Koudatkou-bilik**, le **Dîvân-i-loughat-ut-turk**, etc...

Le temps passe, les Turcs se convertissent à l'Islamisme. Sous l'influence de la religion, on élimine les mots turcs, qui sont remplacés par des mots arabes et persans. On sait que chaque langue emprunte aux langues étrangères les mots qu'elle n'a pas; c'est un fait normal; mais le cas du turc est exceptionnel. On a ainsi détruit sottement une chose parfaite, œuvre de tant de siècles.

Avec sa nouvelle évolution, le turc se perfectionne de nouveau, mais dans un autre sens; et il est devenu une langue très différente de ce qu'il était au début. Cette nouvelle langue a produit aussi une riche littérature à Konia, en Khorasan, à Brousse, à Stamboul, aux Caucases, en Crimée et en Tartarie.

Dans les premiers siècles, les Ottomans ayant pris contact avec les flottes européennes, la langue turque emprunta beaucoup de mots du domaine maritime à l'italien et à l'espagnol.

Après la Grande Révolution française, une nouvelle mentalité surgit, et l'esprit national naquit en Europe. Les Turcs ne sont pas non plus soustraits à son influence. Ils

ont emprunté des mots au français et des termes maritimes aux anglais. Après la proclamation de la Constitution turque, leur nationalisme naissant s'est exalté. On sait que le nationalisme pousse à épurer la langue; le cas se présenta donc chez les Turcs. L'élimination du turk, des mots arabes et persans n'a jamais été l'œuvre d'Âkif pacha, ni de Chinâsî, comme on le croit généralement. Au temps de ce dernier, le nationalisme n'était pas encore né en Turquie; c'était le seul patriotisme et le désir d'avoir une Constitution qui régnait alors.

Quelques poètes turcs sous le règne de Mahmoud II essayèrent de débarrasser le turc de mots arabes et persans; ils n'eurent pas de succès (**Bahâr-i-Dânich** de Nâmik Kémal; préface, p. - 13). Depuis Munif pacha, on parlait seulement de simplifier la syntaxe. Il faut distinguer ces deux actes: simplification, épuration qu'on confond toujours.

Des auteurs turcs ont prétendu que la simplification de la langue turque avait été entreprise par Âkif pacha. Cl. Huart est aussi de cet avis. Mais avant Âkif pacha, on trouve plusieurs exemples d'une certaine simplification en prose et en poésie. Certains auteurs l'ont nié. On admet généralement que le promoteur de cette rénovation est Chinâsî. On se trompe; Chinâsî a ses vers remplis des mots arabes et persans, exception faite pour ses deux traductions courtes de La Fontaine. Il est encore tout à fait de l'ancienne école pour la versification; il n'a pas employé ni les formes poétiques européennes, ni la mesure syllabique. Avant lui, Âkif pacha, Nédîm et plus anciennement Kâtibî, sultan Mourad II avaient employé la mesure syllabique. Devant ce fait, comment peut-on appeler « rénovateur » Chinâsî qui est généralement considéré comme tel? Les sujets mêmes de ses poésies sont entièrement anciens et orientaux. Il avait fait ses études à Paris. C'est lui qui fonda le premier un journal indépendant, non officiel et

trahit plusieurs sujets à la manière européenne dans ses articles; mais il ne faut pas oublier qu'on avait traduit des ouvrages littéraires français avant lui. Nâmik Kémal travailla beaucoup pour l'épuration.

Le mouvement d'épuration s'est accéléré dans ces derniers temps. On élimine les mots arabes et persans; et par conséquent la langue s'appauvrit et elle court le risque d'être réduite à une langue rudimentaire. Il est douloureux de constater qu'une vie et une période d'évolution et de perfection qui dura presque huit siècles avec les Seljoukides, les Tchaghataï, les Ottomans et autres soit nulle et non avenue. C'est du temps perdu et la deuxième perte; la précieuse production d'une époque qui compte à peu près 3000 poètes⁽¹⁾, soit vouée à l'anéantissement comme la première période purement turque. Cette littérature sera incompréhensible dans un trentain d'années par les nouvelles générations turques comme l'est devenue la littérature de la première période. Le mal provient de ce que ces mots étrangers restèrent tels qu'ils étaient, sans assimilation. La même faute se répète aujourd'hui pour les mots français. Les promoteurs actuels de l'épuration négligent aveuglement ce point important comme firent leurs ancêtres pour ceux arabes et persans.

Cet œuvre de l'épuration était inévitable, c'est une conséquence résultant des conceptions et du genre de vie du temps où nous vivons; mais il n'a pas commencé sagement, il est mal dirigé; on s'égare sur de fausses routes, dans des impasses; un désastre se prépare et va se produire grâce à l'ignorance des dirigeants du mouvement.

Cette langue, après avoir tant brillé pendant plusieurs siècles, commença à perdre du terrain; elle s'est retirée de l'Afrique, elle a disparu de plusieurs de ses domaines en

(1) Hammer compte 2200 poètes chez les Ottomans depuis les origines jusqu'à 1250 h., j'en ai fixé 1799.

Europe et en Asie, et ne se maintient aujourd'hui que sur une étroite bande du territoire européen. Ce recul marcha de pair avec la décadence politique de la Turquie et la destruction des khanats de l'Asie centrale, œuvre commune de la Russie, de l'Autriche, de l'Angleterre et de la France depuis l'ère des conquêtes coloniales et résultat de la décadence ininterrompue de la Turquie depuis trois siècles environ.

La situation actuelle est la suivante :

Il y a des dialectes et des patois. Les dialectes sont : l'osmanli, l'âzerî, le tchaghataï, le turkmène et l'ouïgour. On peut les ramener à deux groupes : turk de Turquie (osmanli, âzerî et turkmène) et ouïgour (tchaghataï, euzbek, kazak, tatare, etc...). Les patois sont innombrables en Turquie, en Perse, au Caucase et en Asie centrale. Tout cela est dû aux situations géographiques, aux distances, aux communications difficiles, aux obstacles naturels, comme les montagnes, à l'isolement ou aux relations avec d'autres civilisations, à la domination étrangère. Ces agents ont brisé l'unité de la langue dont le morcellement est actuellement poursuivi par les bolcheviks russes. La Russie tsariste assimilait les Turcs par la force et détruisait tout vestige de nationalité turque, démolissant leurs édifices religieux et fermant leurs écoles. Depuis Ilinski, l'assimilation avait, de plus, pris un caractère savant et méthodique. Le régime bolchevik l'a surpassé, il s'attaque à la culture, à la religion, et surtout à la langue turque, éléments qui constituent la forteresse des peuples vaincus et asservis. Si l'on veut d'autres exemples, nous citerons les Grecs et les Arméniens, qui perdirent leurs Etats et tombèrent sous la domination turque, mais conservèrent leur nationalité grâce à leur langue et surtout à leurs églises que les Turcs n'ont pas touchés. La Russie communiste a trouvé le vrai moyen d'anéantir l'existence turque. Chose curieuse et singulière qu'aussi en Turquie on s'attaque contre ces éléments vitaux depuis la République sous prétexte de moderniser le pays.

Les bolcheviks russes disloquèrent l'unité turque en divisant son domaine en petites Républiques tatare, kirghize, kara-kirghize, euzbèke, turkmène, âzéri, etc... ; et pour compléter leur œuvre fermèrent les mosquées et les écoles, et donnèrent à chaque petit groupe un alphabet soi-disant latin qui diffèrent dans plusieurs lettres. Cela eut pour résultat de fixer pour chacun, les patois si nombreux, de leur donner une vie et de les rendre une langue indépendante. Avec ces patois et ces alphabets variés, ils ont supprimé le langage et l'écriture communs des Turcs, qui tendaient à réaliser leur unité. Ce fut un coup mortel pour la langue et pour le peuple turcs. Le même effet désastreux a été constaté en Turquie avec l'application de l'alphabet latin ; les patois de l'Asie Mineure prennent de l'importance.

Depuis des siècles, des échanges culturels existaient entre les différents groupements turcs : On lisait les ouvrages de Névâî de Hérat en Perse, en Turquie, aux Indes, etc..., l'auteur des **Heft-Akhter**, dictionnaire turc-persan composé aux Indes, citait les vers de Fouzoûlî, poète de Turquie. Les œuvres en prose et en vers des Turcs de Turquie entraient en Perse, au Caucase, au Crimée et à Tachkend. Les ouvrages lithographiés à Tabriz étaient lus à Stamboul. Bâber châh avait fait venir des canonnières et des architectes de Turquie. La dernière dislocation empêcha de continuer ces échanges.

Il est fort probable qu'autrefois, à l'origine, les langues touraniennes, surtout le mongol, formaient avec le turc une seule langue ; les facteurs divergents que nous avons mentionnés plus haut, les ont rendus tout à fait indépendant, bien qu'ils contiennent encore des mots communs et conservent la même syntaxe. La dislocation actuelle reproduit exactement le processus qui fera une langue indépendante de chaque dialecte et de chaque patois actuel. Cette évolution séparatiste est encore à sa première étape ; tout sera perdu à la seconde.

Les savants linguistes ont démontré que la division

d'une langue en dialecte et en patois est un indice de décadence ; sa marche vers l'unification est un symptôme de force et de civilisation. C'est exactement le cas pour la langue turque : Il est très facile de constater que l'évolution vers l'unité et vers la division de la langue turque à ses différentes périodes correspond à la grandeur et à la décadence politique turques. Cette dislocation de la langue montre donc la décadence de la nation elle-même. Je me demande comment on n'a pas compris cette vérité et qu'on ait tout fait pour accélérer cette division en Turquie.

J'avais ordonné, le premier, par une circulaire d'épurer le langage dans la correspondance officielle, quand j'étais ministre de l'Instruction publique à Ankara, en 1919. Dernièrement, on a fondé un Institut « Dil Indjuméni » pour épurer la langue qui a publié un dictionnaire orthographique. Il a commis des graves fautes, déformant des milliers des mots, transformant presque tous les **d** en **t**, les **dj** en **tch**, les **b** en **p**, même dans les mots arabes et persans. Il faut savoir que le changement de **d** en **t** est propre aux deunmés de Salonique. En somme, une folie de **t** sévit actuellement, en dépit de la règle presque absolue voulant que le **t** du turc archaïque, du Nord-Est devienne **d** en Turquie.

Cette « Commission linguistique » d'Ankara posa en principe qu'un mot turc ne peut pas se terminer par **b**, **d**, **dj** ; si ces consonnes viennent à la fin d'un mot, elles se transforment en **p**, **t**, **tch**. Je ne pouvais jamais l'expliquer. Les grammaires turques existantes n'en disent rien. J'ai demandé des explications ; personne n'a pu me les donner. Dernièrement, dans le « Milliyyet » de Stamboul, M. Vâlâ Noureddin critiquait cette règle qui transformait même les **b**, **d** et **dj** finaux des mots arabes comme Ahmed qui devenait Ahmet, et en demandait la suppression. M. Ibrâhim Nedjmi, un des membres de ce comité, lui répondit dans le même journal ; et de ses explications, il résulterait que cette règle est basée seulement sur la prononciation. C'est

donc une illusion et une pure invention. Les arguments de M. Vâlâ Nour-ed-din sont scientifiques. Il montre les mots dont les consonnes finales sont **b**, **d**, **dj** et transformées maintenant en **p**, **t** et **tch** se conjuguent toujours avec **b**, **d**, et **dj** et leur liaison avec le mot suivant et leur voyelle initiale les fait prononcer comme **b**, **d** et **dj**. On comprend bien que les inventeurs de la règle se basaient seulement sur la prononciation, et que leur prononciation était complètement fautive. Je sais bien que ces consonnes se prononcent **b**, **d** et **dj**. M. Nedjmi est, dit-on, un des mamines qui les prononcent **p**, **t** et **tch** à Salonique. Ces messieurs n'ont pas autorité, de traiter cette question. Ce phénomène n'est pas difficile à expliquer : Dans la conversation courante, on mâche les fins des mots, par conséquence la prononciation n'est pas claire et ces consonnes, étant voisines comme articulation, peuvent se confondre. Quand un suffixe vient s'ajouter, la prononciation est correcte et on voit que ces consonnes ne sont que **d**, **dj** et **b**.

Ce comité a imposé **Kalmior** qui est nettement **Kalmaïor**. Tout cela est un jeu puéril. Il y en a trop pour que je puisse les citer tous dans un court article. Cet institut commença à préparer le Dictionnaire turc ; d'après les dires des journaux locaux, il serait parvenu à une lettre qui est presque la dernière, et cela aurait été accompli en deux ans. Il est amusant de connaître sa méthode de travail : Il a pris le grand Dictionnaire Larousse et a donné l'équivalent turc de chaque mot français. Mais comment ? Je l'apprends par une communication à la presse de M. Fâlih Rifki, l'un des membres de cet Institut ; il dit que lui et ses confrères créent les mots et les mettent à leur place. C'est une ignorance sans égale, et une méthode inouïe. Avant d'inventer, chercher monsieur ! les mots qui sont en usage dans le peuple turc, dans la littérature ancienne vivant depuis dix siècles et qui sont innombrables. On peut créer des mots avec les suffixes dont j'avais réuni une centaine et essayer de composer le **chiir-bilik**, **turk-bilik**, etc... dans mes

ouvrages précédents ; mais cela vient après avoir épuisé les sources naturelles. Qui comprendra une langue fabriquée par telle ou telle personne ? Il est certain que celle-ci ne la comprendra non plus elle-même.

Enfin, on a attaqué la Commission devant le Parlement, qui a voté sa dissolution. Mais personne n'y a rien gagné, et les contribuables y ont perdu les deux millions de francs dépensés par cet Institut, qui a accrédité quelques erreurs sans cesse répétées par les journaux.

La mode de chasser les mots arabes et persans sévit actuellement ; le président du Conseil Turc à Ankara, prononça même un discours officiel entièrement composé de mots turcs ; on y trouve des termes de nouvelle création qui rendent ce discours incompréhensible.

On sait que le langage commun, langue littéraire d'une nation, soit le dialecte de sa capitale. Le langage commun du latin était celui de Rome ; celui du français est le dialecte de l'Ile-de-France. Le langage commun du turk de la Turquie est celui de Stamboul. Comment se fait-il que le langage de Salonique tente de le remplacer ? Au contraire, il serait logique d'essayer plutôt de le modeler d'après les dialectes d'Anatolie, ceux-ci formant la majorité et la capitale étant transférée à Ankara. Toutes les réformes, linguistiques et autres, devraient dans le sens d'un rapprochement avec le peuple ; il faudrait savoir que l'épuration d'une langue doit avoir pour but essentiel de la rendre plus compréhensible par le peuple.

Mais tout cela est inutile et vain. On ne peut pas changer une langue et y faire entrer de nouveaux mots par une loi, par la contrainte et par les zèles de quelques personnes. Ces cas et l'évolution d'une langue ont leurs lois sociales et naturelles qui sont rigoureuses et les évolutions sont l'œuvre du temps. On ne peut pas les mépriser. La volonté humaine est impuissante devant ces lois. Tout ce qu'on a fait et cru faire et installer est provisoire et fragile ; un jour un vent soufflera qui les anéantira.

RIZA NOUR